

N  
Es  
Ta  
N  
E



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2. près le passage de l'Opéra.  
Capote de paille de riz et de gros de Naples, Cravate de gros de  
Naples, Peignoir de Jaconas plissé et Pelerine à double rangs.  
Des magasins de la providence Rue de la Paix N<sup>o</sup>. 28.



# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tout les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

DANS une saison où tous les plaisirs et les costumes de la ville deviennent une fatigue et presque un ennui, nous croyons être agréables à nos lectrices en leur révélant quelques-unes de ces inventions fraîches et gracieuses que la campagne suggère aux élégantes qui vont passer l'été au milieu des bois et des prairies.





Parmi ces toilettes, toutes de fantaisie, nous citerons un costume qu'on prépare pour une des fêtes que la marquise de \*\*\* donne dans sa terre : il consiste en une robe d'organdie ; les volans et les biais sont remplacés par trois guirlandes de fleurs des champs brodées en laine de couleur ; le corsage, busqué, est entouré d'une petite guirlande pareille, mais très-légère ; la ceinture, assortie aux broderies de la robe, est attachée sur le devant par trois boutons, sur lesquels sont brodées, de la manière la plus délicate, trois différentes fleurs. Les fleurs artificielles n'étant pas de saison, on se doute bien que celles qui orneront les cheveux seront cueillies dans la prairie : on nous a même dit que, pour compléter ce joli costume, le boa en fleurs des champs était indispensable. Plusieurs déjà ont été vus portés par des jeunes personnes, dans les fêtes qui se donnent loin du tumulte de la ville ; ces nouveaux boas, par leur fraîcheur et leur simplicité, étaient un gracieux emblème de celles qui les portaient : ils forment un singulier contraste avec ceux dont ils tirent leur origine. La mode, une fois sage, nous faisait chercher au loin les belles fourrures qui satisfaisaient et son caprice et la prudence ; cet été, au contraire, nous verrons les riantes productions de la vallée servir à la parure de la jeune fille : peut-être, en formant sa guirlande, s'arrêtera-t-elle à la marguerite ; elle l'interrogera, et, selon la réponse qu'elle en aura reçue, la guirlande sera tressée avec plus de soin, ou les fleurs jetées au loin avec dépit.

— Parmi la grande quantité de robes confectionnées à l'occasion du voyage de S. A. R. MADAME, nous en citerons plusieurs en palmyrienne unie ; les unes *cendres de roses* brodées en laine verte ; les autres de différens gris, brodées en différentes couleurs : ces robes sont élégantes, de très-bon goût, et peuvent être facilement imitées par les dames qui ont le goût, l'adresse et le tems nécessaires au travail. Les broderies se composent presque toutes de guirlandes ou de bouquets détachés, placés au-dessus de l'ourlet, dont la hauteur est toujours d'un quart au moins. On brode le même genre de dessins sur les poignets des manches, le tour de la poitrine et celui de la ceinture, lorsqu'elle est formée en pointe.

— Toutes les robes en mousseline blanche, destinées aux dames qui auront l'honneur de se trouver avec S. A. R. MA-



DAME, ont été brodées au plumetis, les unes à grands volans, les autres en biais ou à larges ourlets. Nous en avons vu beaucoup dont les biais, découpés en pointe, étaient entourés d'une petite dentelle froncée; ces pointes ainsi garnies entouraient le bouquet brodé entre chacune d'elles. Les plus élégantes avaient un second bouquet brodé dans la pointe même. Sous ces robes et sous celles d'organdie, on ne porte que des robes en gros de Naples blanc; les manches de ces robes de dessous doivent être assez longues. En s'habillant, on remonte le poignet du bas de la manche vers l'épaule, afin que les plis retombent avec ampleur vers le coude.

— On a fait quelques robes à manchettes, particulièrement dans celles de crêpes de couleur, destinées aux bals. Sur ces robes les manchettes de blonde correspondent aux blondes qui entourent la poitrine.

— Les chemisettes et pélerines à petits plis sont toujours les plus recherchées pour demi-toilettes. La batiste est ce qu'il y a de mieux porté et de plus avantageux, en ce qu'elle tient parfaitement les plis. On garnit beaucoup le tour du cou. Quelques pélerines de batiste ont jusqu'à sept garnitures plissées alternativement, l'une à petits plis, l'autre à petits tuyaux qui, se soutenant l'une par l'autre, forment une ruche charmante autour du cou. La pélerine est alors unie et est bordée de deux garnitures posées l'une sur l'autre: celle de dessous, très-haute, est plissée à très-petits plis; celle de dessus à petits tuyaux. Ce genre est parfait.

— On voit beaucoup de parasols en gros de Naples à dessins chinois ou à dessins perses, sur fond blanc. Ils n'ont point de franges. Les plus distingués sont montés sur des bambous ou du bois de rose.

— La largeur des ceintures est encore augmentée de quelques lignes, et il faut convenir que c'est le seul moyen de donner quelque grâce à l'extrême largeur de nos tailles. Les boucles, en or simple, sont très-étroites, et ressemblent parfaitement aux passans auxquels nos anciens officiers attachent leurs nombreuses décorations; aussi la femme d'un colonel ou d'un brave bien balafre, a-t-elle aujourd'hui la ressource d'aller détacher, à la boutonnière de son mari, ce qui peut le mieux remplacer sa boucle de ceinture si elle l'avait perdue. Nous étendrons même ce conseil jusque sur les jolis petits boutons



de chemise que ces messieurs ont adoptés, et qui sièent parfaitement aux femmes pour attacher leurs pélerines plissées. Ces boutons sont charmans et du plus joli effet lorsqu'ils sont en émail et ont au milieu une petite pointe en diamans.

~~~~~

## MÉLANGES.

### MALMAISON.

« Où dirigerons nous nos pas? dis-je à Anaïs; tous tes grands châteaux des environs de Paris sont bien connus : nous les avons visités vingt fois. Tes petits villages aux mœurs pures sont bien monotones : les rosières ont cessé de m'amuser, la contredanse rustique ne m'a jamais beaucoup plu, et les bals de Secaux et de Saint-Cloud ont tous les inconvéniens de la ville sans avoir les charmes de la campagne. — Mon ami, allons à Malmaison; j'ai reçu ce matin un billet d'entrée, et avant que ce lieu célèbre tombe entre les mains de quelqu'un de nos financiers, je veux que nous y rêvions une fois sur les grandeurs dont il fut témoin et dont il conserve encore les vestiges. »

L'ordre est donné; notre équipage a traversé cette magnifique allée des Champs Élysées, digne entrée de la première ville de l'Europe : nous nous trouvons successivement auprès de cet arc triomphal, si lent à s'élever; devant le bois de Boulogne, si attrayant par l'abri qu'il offre aux promeneurs, aux duellistes et aux amans; au pied du Mont Valérien, où l'œil profane découvre de si beaux points de vue. Nous franchissons Nanterre qui vit naître la patronne de Paris : Nanterre que les Parisiens n'estiment guère que par les gâteaux auxquels il a donné son nom; et au bout de quelques minutes la grille du parc de Malmaison s'ouvre devant nous.

La première entrée est simple; bientôt nous apercevons le château dont l'extérieur a peu d'apparence. Un concierge nous sert d'introducteur. Anaïs, qui ne m'avait point parlé depuis notre entrée, parcourait lentement les premières pièces que nous traversions : la salle à manger, le billard, le salon de réception sont décorés avec goût, mais ne présentent rien qui frappe particulièrement l'attention. Je fus plus ému en voyant le grand vestibule désert, les guérites abandonnées,



la galerie où tant de grands personnages avaient dû se presser autour d'une renommée puissante ; quelques soldats suisses, des villageois nous accompagnaient et foulaient avec nous le parquet qui avait tremblé sous les pas de l'homme le plus imposant de nos tems modernes.

Nous sommes entrés dans la bibliothèque : le jour n'y pénètre qu'à moitié à travers les persiennes fermées. Cette obscurité a quelque chose de solennel : au fond, se trouve un simple bureau d'acajou, un fauteuil de travail où s'asséyait, dit-on, l'hôte de ces lieux historiques, où sont encore empreintes les traces du canif qu'il agitait pendant la préoccupation de sa pensée méditative. Les rayons sont couverts de livres reliés très mesquinement, et presque tous relatifs à l'histoire ou aux sciences, Ça et là se trouvent des modèles de vaisseaux, de bateaux plats et de divers objets d'arts. Que de réflexions s'agitent en nous en considérant cet espace étroit d'où partirent tant d'ordres qui portaient dans l'Europe les décrets de la volonté la plus inflexible qui fut jamais ! Que de secrets pourraient nous révéler ces murs silencieux, si jamais il leur était donné de rapporter les pensées de l'ambition, les joies de la gloire, les inquiétudes du trône, les fatigues du génie ! Une invincible illusion donnait à ce cabinet solitaire un caractère de grandeur et de puissance ; et, nous rappelant que son maître était allé déposer ses dépouilles mortelles au-delà de l'océan, nous y suivions les traces de son passage et cette empreinte ineffaçable que la pensée attache aux objets qui lui donnent une existence matérielle.

Nous montons au premier étage ; on nous fait entrer dans une chambre décorée avec luxe, au fond de laquelle des draperies élégantes ornent un lit tout chargé de dorures : c'est la chambre qu'occupait cette femme qui sut aimer assez son glorieux époux pour le céder à une autre ; c'est le lit où elle mourut, à l'instant où le cours des événemens semblait la rendre inutile à sa grandeur détruite. Anaïs me saisit le bras avec un trouble inexprimable ; elle était plus touchée du souvenir que ce lieu réveillait en elle, que des mâles émotions qu'elle avait ressenties dans la bibliothèque. Et, quelle femme ne se sent émue du dévouement d'une autre femme ! celle qui reposa dans ce lit a donné l'exemple de tant de vertus si douces, si bienfaisantes ! elle sut se faire pardonner son élé-



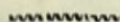
vation ; elle fut l'amie , le conseil , la providence de l'homme qui l'avait associée à la plus glorieuse des existences.

Il n'y avait plus rien dans le château qui pût mériter notre curiosité ; nous allâmes visiter le parc , les ombrages où les hôtes de Malmaison allaient se délasser de leur grandeur. Nous vîmes , au milieu d'un petit temple , une statue de l'Amour , avec l'inscription de Voltaire :

Qui que tu sois, voici ton maître ;  
Il l'est, le fut ou le doit être.

Qui avait placé là cet emblème ? l'amour a-t-il joué un rôle dans la vie du soldat qui fit de sa tente le rendez-vous des souverains de l'Europe ? sa cour, toute militaire , eut-elle le tems de se livrer aux distractions de la galanterie , et cette inscription d'une campagne érotique convenait-elle aux graves et simples promenades de Malmaison ?

Ce ne fut qu'après avoir erré long-tems dans toutes les allées du parc que nous pûmes rejoindre notre voiture. Anaïs était toute rêveuse , et , pendant le trajet que nous parcourûmes pour gagner notre hôtel , elle ne cessa de m'entretenir des pensées qu'agitait en elle la vue du séjour habité par un homme dont il est permis d'oublier les erreurs , depuis que la mort a déployé devant son nom les pages inexorables de l'histoire.



#### CORRESPONDANCE.

(La lettre suivante a été adressée au Courrier des Dames.)

AIMABLE PETIT COURRIER ,

Porté sur l'aile facile de ta monture aérienne et légère , tu vas des rives de la Seine aux bords de la Néva , des champs civilisés de l'Angleterre aux plaines incultes et sauvages de la Turquie , semant de par le monde tes gracieuses peintures de nos modes parisiennes ; et , pénétrant dans les harems des rois de l'Orient , tu sais faire envier aux Bayadères un peu lourdes de Constantinople les délicieux costumes de nos élégantes , les inventions capricieuses et bizarres des charmantes filles du beau pays de France. En retour , tu nous rapportes de ces excursions lointaines quelques récits fidèles des mœurs orien-



tales , et , naguère encore , nous introduisant au fond d'un boudoir de l'antique Jérusalem , tu nous faisais la peinture de la riche et curieuse toilette d'une des plus jolies coquettes d'Israël.

En traversant les brûlantes campagnes de l'Arabie et de l'Égypte , n'as-tu pas entendu , vers le soir , quelques-uns de ces chants plaintifs que l'Arabe soupire , et dont l'harmonie vulgaire , mais passionnée , tantôt accuse une inflexible amante , tantôt rappelle des jouissances passées , et respire toujours le désespoir d'un cœur déchiré d'amour ? Un fils savant de ces contrées , M. Agoub , nous prépare un recueil de ces poésies orientales , et nous en a déjà fait connaître plusieurs dans un journal de littérature asiatique (1). J'ai essayé de faire passer en vers français quelques-unes de ces élégies arabes , et de rendre le plus fidèlement possible la hardiesse de leurs expressions , l'étrangeté de leurs images souvent bizarres. Te plairait-il , aimable Petit Courrier , de te charger de ce ballot poétique , et de le glisser sous ton aile , au milieu de ton léger butin de roses , de plumes , de saules , de rubans et de marabouts ? J'ose l'espérer , et je t'envoie mes vers :

Cent fois heureux , si ton suffrage ,  
Prêtant vie et secours à mon jeune Apollon ,  
Trouve assez léger mon bagage  
Pour se soutenir en voyage  
Sur les ailes d'un papillon !

E. F. C.

Parmi les pièces de vers jointes à cette lettre , le Petit Courrier s'est empressé d'en choisir une , et il croit , en la publiant , faire plaisir à la fois et à ses lecteurs et à son spirituel correspondant.

#### LE CENSEUR.

Sur de vaines raisons ta parole se fonde :  
Sage ami , tu le vois ;  
Je n'ai plus désormais de cœur qui te réponde ,  
Plus d'oreille à ta voix.

---

(1) *Journal Asiatique* , mai 1827. On s'abonne chez Dondey-Dupré , rue Richelieu , n° 47 bis.



Ils combattent en vain ma dévorante extase,  
 Tes frivoles discours :  
 Ils me montrent en vain et le joug qui m'écrase ,  
 Et l'abîme où je cours.

Si gracieuse est l'infidèle !  
 Son front brille de tant d'éclat !  
 Son pied marche si délicat !  
 Sa taille s'élève si belle !

Si mollement ses longs cheveux  
 Déroulent leurs tresses d'ébène !  
 Si suave est sa douce haleine,  
 Et son œil noir a tant de feux !

Va, si l'espoir, ami, ne soutient plus ma flamme ,  
 S'il a fui sans retour ;  
 L'espoir, en la fuyant , n'a point tué mon ame ;  
 Elle vivra d'amour !

#### NOUVEAUTÉS.

Venant de solder plusieurs parties considérables de marchandises, les Propriétaires des magasins du PETIT SAINT-THOMAS, *rue du Bac, n° 23, faubourg St.-Germain*, ont l'honneur de prévenir les consommateurs que l'on trouve chez eux des Guinghams d'Alsace, dispositions les plus nouvelles, à 24 et 25 sous ; Mousselines imprimées, pour robes, à 19 sous ; Calicots  $3/4$ , pour chemises, à 16 sous ; Bas de femme à 7 sous la paire ; Cotonnade à 5 sous l'aune ; Toiles blanches, Percales, Soieries, Schalls, Tulles, Broderies, Bonneterie, etc., dans la même proportion.

Dans cet établissement, il y a un magasin spécialement pour les articles de deuil.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Ce, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 566.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.